

Danièle Chauderon

La vie est un songe

Poètes et romanciers nous sont de précieux alliés, et leur témoignage doit être estimé très haut, car ils connaissent entre ciel et terre bien des choses que notre sagesse scolaire ne saurait encore rêver. Ils sont dans la connaissance de la psyché nos maîtres à nous, hommes vulgaires, parce qu'ils s'abreuvent à des sources que nous n'avons pas encore rendues accessibles à la science. », écrit Freud dans *Délire et rêve* dans la *Gradiva* de Jensen. Créer, écrire, ne serait donc pas une fonction mais un état peut-être... « Le poète est voleur de feu », dit Rimbaud dans la célèbre lettre du voyant.

J'ai tenté, très modestement et à la lumière du peu que je sais de la psychanalyse, de relire, de réfléchir à un des chefs-d'œuvre du siècle d'or espagnol *La vie est un songe* de Calderón.

Difficile d'ailleurs d'évoquer le siècle d'or espagnol sans penser à cette même inspiration, ce souffle puissant qui traverse à la même époque, tout le théâtre élisabéthain tant, dans ces deux pays, tellement de héros tragiques, pour certains devenus des mythes, semblent habités, hantés, dévastés, agis par ce que peut-être, des psychanalystes nommeraient pulsion de mort, mais que moi j'appellerai violence simplement, puisque je ne possède pas le vocabulaire adéquat, même si je crois que la psychanalyse est le seul outil cohérent, subtil, qui éclaire véritablement, qui permette de déchiffrer l'énigme de l'art et plus largement de l'expérience humaine.

Alors de quoi s'agit-il, ou qu'est-ce qui agit dans cette pièce, dans ce drame qu'on pourrait se contenter de lire, mais qu'on peut également voir, imaginer et même écouter? dans lequel on peut se perdre, se laisser prendre comme au plus bel opéra.

C'est l'histoire, toujours la même histoire, d'un fils, Sigismond, qui a des problèmes avec son père Basyle. Peut-être une énième modula-

tion, presque au sens musical une autre variation d'*Œdipe roi*. Quant à la mère, Clorilène, elle est morte en couches. « Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin » déplorait Poil de Carotte. Cependant pour Clorilène, en tant que mère, elle était morte à l'enfant bien avant la naissance de celui-ci puisqu'en effet, à l'instar de Basyle, elle était traversée de cauchemars, de songes, de funestes présages lui annonçant un fils monstrueux ; par là même, les deux parents intimaient déjà au fils sa place, lui assignaient son rôle ; leur désir... que Sigismond comme tout bon fils s'évertuera d'abord de tenir, de combler. Et là, me vient cette phrase de Lacan : « Un jugement est une réponse sans question. »

Ensuite, Basyle roi de Pologne se targue de science, très versé qu'il est dans l'astrologie et les mathématiques ; on verra l'importance que cela prendra plus tard quand à la manière d'un entomologiste devenu dément, il tentera sur son fils une expérience inique qui évoque celle de triste mémoire que réalisera ou même "réalisera" (on pense bien sûr au processus de réification d'Hannah Arendt) le Docteur Jean-Marc Gaspard Itard, à l'orée du XIXe siècle sur la personne de Victor de l'Aveyron, dernier enfant sauvage, premier enfant fou. On peut se demander de quel côté était la folie.

Mais revenons à Sigismond, qui bien qu'enfermé, coupé du monde des vivants sur ordre du roi son père dans une tour, recevait malgré tout une éducation, une certaine culture dispensée par son geôlier-précepteur, Clothalde, par ailleurs homme veule et vil, inconséquent, perpétuellement indécis. J'entends toujours dire ici, que Lacan s'adresse aux psychanalystes quand entre autre, il enjoint de ne jamais céder sur son désir. C'est bien dommage car, à condition bien sûr que j'en ai correctement compris le sens, il me semble que cette proposition pourrait tout aussi bien concerner d'autres corps de métiers, en ce qu'elle implique d'éthique, et en particulier les enseignants mais aussi plus globalement peut-être, chaque adulte confronté à un jeune gagnerait à en prendre de la graine, à en faire son miel. En effet, si la tragique histoire

de Sigismond nous bouleverse aujourd'hui encore, c'est sans doute en ce qu'elle nous dit que chaque enfant s'enlise, quand élevé dans la confusion, dans la violence radicale d'adultes transgresseurs de lois et de rôles ; Sigismond victime pathétique qui à son tour sombrera dans la répétition. En tout cas c'est ce qui m'apparaît décliné au long de ces trois journées qui rythment, scandent ce drame et que je vais m'efforcer d'expliquer.

La première journée débute tout abruptement par l'irruption d'un cavalier, sorte de centaure ou amazone peut-être et qui se confond, mais d'une magnifique voix de contralto, en imprécations contre le sort qui lui est fait quand, déjà égaré sur des sentiers de montagne, il tombe en plus, chute de son cheval. Puis, au pied d'une tour apparaît, alerté, effrayé par ce tumulte qui hache, rompt, déchire le silence du lieu, une créature hybride, sauvage, couverte de peaux de bêtes, vivant cadavre dira ému le cavalier, et entravée, enchaînée, à l'image des fous monstrueux que nous dépeignait la Bible. Sigismond, car c'est lui, médusé, sidéré, découvre là et pour la première fois, l'étranger, l'autre. Agressivité, peur, colère et violence s'emparent d'abord de lui car quel étrange étranger en effet ce personnage si féminin, si troublant bien que vêtu d'habits d'homme et armé qu'il est. Il en est fasciné et affolé tout à la fois, égaré par l'ambiguïté, l'aspect androgyne de ce fin cavalier, visage de douceur et qui pourtant, apanage de l'homme, porte l'épée. A Sigismond éperdu, débordé d'émotion, ébloui, lui qui n'a que ses yeux, que son regard pour déchiffrer le monde, se révèle brusquement la beauté. « J'aime qui m'éblouit et accentue l'obscur en moi », raconte René Char.

Mais l'arrivée brutale du geôlier Clothalde et de soldats qui veulent s'emparer de l'inconnu et de son valet qui sans le savoir ont surpris un secret d'Etat, casse l'enchantement, rompt le charme, brise la découverte magique et mutuelle qu'amorçaient Sigismond et l'étranger. Puis Clothalde atterré, reconnaît l'épée confiée il y a longtemps à une femme abandonnée enceinte pour qu'elle la remette à l'enfant qu'elle porte. Il décidera alors d'intercéder en faveur du cavalier qu'il croit être son fils.

On voit là d'ores et déjà, tout ce que Basyle le scientifique aurait à l'évidence gagné à lire La République de Platon et à méditer l'allégorie de la caverne. Mais tant le Caligula de Camus - grand lecteur de Calderón : « Un tyran est un

homme qui sacrifie des peuples à ses idées ou à son ambition » que le Gœtz cynique dans Le Diable et le bon Dieu de Sartre, qui professait d'ailleurs que les passions ne sont pas pulsions mais conscience intentionnelle, libre, Caligula donc et Gœtz nous apprennent que certaines perversités engendrent des fractures irréductibles peut-être.

Ce qui frappe également, c'est la situation, la position presque analogue faite à Sigismond et à l'étranger. Chacun d'eux gravement lésé, doit subir et tenter d'assumer la souffrance créée par un père défaillant, irresponsable pour ne pas dire délinquant. Tous deux, comme en miroir, sorte de pendants meurtris, ont de quoi se révolter faute de qui. ils devront, pour se construire, réparer le chaînon manquant dans l'ordre de la filiation, se fabriquer du symbolique dans un monde chaotique où les adultes trichent et mentent. Paradoxalement, c'est le pouvoir politique, donc le tenant des lois qui dérape, fait rupture et transgresse celles-ci. Fendons-nous au passage, d'un petit coup de chapeau amical à Antigone.

Sigismond a été "chosifié", fabriqué être asocial, brutal, coléreux, presque autiste, incapable en tout cas, impuissant à établir une relation à l'autre qui ne soit empreinte de sauvagerie.

Quant au cavalier étrange dont le lecteur-spectateur sait qu'en réalité il est Rosaure, musicalité du prénom où l'on entend Pindare nous chanter « l'aurore aux doigts de rose », elle est contrainte, faute de père avéré, de se déguiser, de se travestir en homme, à vivre dans un semblant d'identité car, nous l'apprendrons par la suite, elle n'a su que répéter la vie de sa propre mère. Rosaure aussi a perdu son honneur en se laissant abuser par un homme.

Plus tard, ce même jour, Clothalde après avoir de nouveau incarcéré Sigismond se rend au palais royal avec les deux prisonniers, où l'on apprend que le roi saisi de remord a avoué à la cour et au peuple, l'existence niée jusque là d'un héritier légitime. A Etoile et à Astholphe, ses neveux venus de Moscovie pour lui succéder sur le trône, il explique à coups d'arguments fallacieux, l'expérience cruelle et folle qu'il va tenter sur Sigismond, à savoir le droguer et l'amener endormi au palais tout en lui taisant la vérité.

Pour la deuxième journée, on y pénètre presque par effraction en surprenant au palais un dialogue entre Basyle et Clothalde. Le roi se

justifie quant à son attitude absurde à l'égard du fils. S'il l'a fait droguer et qu'il refuse toujours d'éclairer le mystère entourant sa naissance, c'est en fait dans le souci de l'épargner si par malheur l'expérience échouait. En d'autres termes, il le maltraite pour son bien quoi.

Mais partons plutôt assister au réveil de Sigismond, stupéfait, confondu de tant de luxe. Il n'en croit pas ses yeux. Aussi quand Clothalde lui apprend toute la vérité, il est saisi d'une colère incontrôlable, d'une envie de meurtre. Mais apparaît une femme, Etoile, et Sigismond immédiatement, tombe sous le charme. Le rythme s'accélère, devient trépidant, saccadé, quand à son tour le roi Basyle entre dans la chambre et prétend tancer son fils et le ramener à la raison. C'est plus que Sigismond, hors de lui, ne peut supporter. Véritablement fou de rage, il réplique au père que son amour, ses conseils... il s'en passera. Pauvre Sigismond piégé sans le savoir et qui pourrait prendre à Henri Michaux ces vers : « Dans le royaume immense, incomparable et presque indécouvert encore dont je suis l'irremplaçable roi... » Pourtant, au valet de Rosaure qui s'approche, il confie ému, un peu perdu, d'une voix enfantine presque, avoir tout oublié de la veille sauf..., la beauté d'une femme. Mais quand Rosaure pénètre dans la chambre, Sigismond, déchiré de délire, entre rêve et réalité, car il croit bien la reconnaître, Sigismond bouleversé de sensualité, succombe de nouveau à ses pulsions. Il se réveillera dans la tour, enchaîné toujours, en pleine confusion, déchu mais avec ce lancinant souvenir de la beauté incroyable d'une femme. Ce qui nous pose plein de questions évidemment sur le beau, l'esthétique, les canons de la beauté etc. Comment Sigismond, qui n'a même jamais vu sa mère, la première femme, le premier autre, sait que belle est la femme? « La nostalgie est ce qui sauve notre mémoire du pire », nous murmure Rimbaud à l'oreille. Mais ce serait trop long...

Et puis vient l'admirable tirade, encore plus belle en espagnol :

« Qu'est-ce que la vie? un délire.
Qu'est-ce donc la vie ? une illusion,
une ombre, une fiction ;
Le plus grand bien est peu de chose,
car toute la vie n'est qu'un songe
et les songes rien que des songes. »

Sigismond pris, englué jusqu'ici dans son désir de maîtrise absolue, radicale du monde et

des êtres qui l'entourent, se met enfin à douter de la réalité. Le roi nu d'Andersen ignorait sa nudité. Sigismond, lui, grâce à ce mouvement, ce balancement constant de rêve à réalité, commence à entrevoir une ouverture, une échappée. Il était plongé dans l'illusion, collé au réel, en pleine adhésion. Désormais, il ne peut plus croire. Désormais il sait avec Socrate, qu'il ne sait rien. Il va s'éveiller, se détacher, se libérer grâce au processus de la désillusion, du désenchantement. En français, la désillusion prend valeur négative alors que le desengaño espagnol autorise une interprétation qui ouvre, oeuvre presque à une solution, à du possible et qui me fait un peu penser au divan, à la cure en psychanalyse... au patient qui grâce à l'illusion du transfert, peut accepter de se détacher, de perdre d'autres illusions qui lui collaient auparavant à la peau. Un processus de reconstruction de son monde s'en trouve initié, s'induit, s'amorce alors. Sigismond n'en sera plus jamais le même.

La troisième journée, je l'ouvrirai avec Hannah Arendt : « La naissance est le fondement ontologique de la liberté. ». Ce qui nous change agréablement du sempiternel « Philosopher, c'est apprendre à mourir. ». La naissance, l'événement par excellence en ce qu'il dément tout projet déterminé, figé, arrêté, des parents sur l'enfant. L'avènement presque, car chaque fois, une novation irréductible devient possible. Si la génération précédente transmet bien un héritage, elle ne peut en revanche en dicter le bon usage et Sigismond triomphera de ses passions ; il instaurera l'ordre dans le chaos, instillera du neuf, insufflera du vif dans son passé mortifère. Il remaniera l'héritage, faisant taire ainsi les oracles de malheur et leur pseudo-science. Bien sûr, cette troisième journée débordé aussi de bruit et de fureur. Sigismond prend les armes contre le roi Basyle. Mais ses désirs réitérés de meurtre sur la personne de Clothalde, sorte de substitut du père, Sigismond n'y cédera pas. Mieux, quand le roi Basyle, vaincu, s'agenouillera, c'est lui, le fils déclaré mort-né, qui le relèvera.

Mais Rosaure, fille enfin assumée par son père Clothalde, la si belle Rosaure, pourquoi Sigismond ne l'épouse-t-il pas ? Rosaure, premier objet de sa passion. C'est Byron qui m'a donné la clef, la réponse, dans ses superbes Stances à Augusta, dans son amour fou pour Augusta, sa demi-sœur. Sigismond et Rosaure,

amour quasi incestueux, au moins symboliquement.

Sigismond réparera l'ordre jusqu'au bout : Rosaure épousera l'homme par qui elle perdit l'honneur en Moscovie, Astholphe. Sigismond épouse Étoile.

Ce si long parcours de Sigismond pour recréer du sens... « A chaque effondrement des preuves, le poète répond par une salve

d'avenir », écrit René Char. Freud, il me semble, illustre au mieux ce beau vers de Char, avec son hypothèse de l'inconscient. Freud dont le prénom d'état civil était Sigismund, mais qu'il changea en Sigmund, car il le trouvait cacophonique.

Sigismund : étymologiquement, ça veut dire : bouche de la victoire.